

Analyse des faits - le passé, les problèmes du présent, les perspectives d'avenir

Après la Pentecôte

(195:0.1) LES résultats de la prédication de Pierre, le jour de la Pentecôte, eurent une influence décisive sur la politique future et les plans de la majorité des apôtres dans leurs efforts pour proclamer l'évangile du royaume. Pierre fut le véritable fondateur de l'Église chrétienne ; Paul apporta le message chrétien aux Gentils et les croyants grecs le propagèrent dans tout l'empire romain.

(195:0.2) Liés par la tradition et tyrannisés par les prêtres, les Hébreux, en tant que peuple, refusèrent d'accepter soit l'évangile de Jésus sur la paternité de Dieu et la fraternité des hommes, soit la proclamation de Pierre et de Paul sur la résurrection et l'ascension du Christ (le christianisme ultérieur) ; par contre, le reste de l'empire romain fut réceptif aux enseignements chrétiens en évolution. À cette époque, la civilisation occidentale était intellectuelle, fatiguée de la guerre et complètement sceptique sur toutes les religions existantes et les philosophies universelles. Les peuples du monde occidental, bénéficiaires de la culture grecque, avaient une tradition révérencée d'un grand passé. Ils pouvaient contempler un héritage de grands accomplissements en philosophie, en art, en littérature et en progrès politiques. Mais, malgré tous ces accomplissements, ils n'avaient pas de religion satisfaisante pour l'âme. Leurs profonds désirs spirituels restaient insatisfaits.

(195:0.3) C'est sur une telle scène de la société humaine que les enseignements de Jésus contenus dans le message chrétien furent soudainement projetés. Un nouvel ordre de vie fut ainsi présenté aux cœurs affamés de ces peuples occidentaux. Cette situation impliquait un conflit immédiat entre les anciennes pratiques religieuses et la nouvelle version christianisée du message de Jésus au monde. Ce conflit devait se terminer soit par une nette victoire des anciennes ou des nouvelles croyances, soit par une sorte de *compromis*. L'histoire montre que la lutte se termina par un compromis. Le christianisme eut l'ambition d'embrasser un programme trop étendu pour qu'un peuple quelconque puisse l'assimiler dans l'espace d'une ou deux générations. Ce programme n'était pas un simple appel spirituel tel que Jésus l'avait présenté à l'âme des hommes. De bonne heure, le christianisme prit nettement position sur les rituels religieux, l'éducation, la magie, la médecine, l'art, la littérature, la loi, le gouvernement, la morale, la réglementation sexuelle, la polygamie et même, dans une mesure limitée, sur l'esclavage. Le christianisme n'émergea pas simplement comme une nouvelle religion — chose que tout l'empire romain et tout l'Orient attendaient — mais comme un *nouvel ordre de la société humaine*. Alors, très vite cette prétention précipita le conflit sociomoral des âges. Les idéaux de Jésus, tels qu'ils furent réinterprétés par la philosophie grecque et socialisés dans le christianisme, défiaient maintenant audacieusement les traditions de la race humaine incorporés dans l'éthique, la moralité et les religions de la civilisation occidentale.

(195:0.4) Au début, le christianisme ne fit de conversions que dans les couches inférieures des milieux sociaux et économiques. Mais, dès le commencement du deuxième siècle, l'élite de la culture gréco-romaine s'orienta de plus en plus vers ce nouvel ordre de croyance chrétienne, ce nouveau concept de la raison de vivre et du but de l'existence.

(195:0.5) Comment ce nouveau message d'origine juive, qui avait presque échoué dans son pays natal, put-il capter si vite et si efficacement le mental des élites de l'Empire romain ? Le triomphe du christianisme sur les religions philosophiques et les cultes des mystères fut dû aux facteurs suivants :

(195:0.6) 1. L'organisation — Paul était un grand organisateur, et ses successeurs restèrent à sa hauteur.

(195:0.7) 2. Le christianisme était complètement hellénisé. Il englobait ce qu'il y avait de meilleur dans la philosophie grecque et dans la théologie hébraïque.

(195:0.8) 3. Mais, mieux que tout, il contenait un nouvel et grand *idéal*, l'écho de la vie d'effusion de Jésus et le reflet de son message de salut pour toute l'humanité.

(195:0.9) 4. Les dirigeants chrétiens étaient disposés à faire, avec le mithracisme, les compromis nécessaires pour que plus de la moitié de ses adhérents soient gagnés au culte d'Antioche.

(195:0.10) 5. De même, la génération suivante et les générations subséquentes de dirigeants chrétiens firent encore de tels compromis avec le paganisme que même l'empereur romain Constantin fut gagné à la nouvelle religion.

(195:0.11) Toutefois, les chrétiens conclurent un marché judicieux avec les païens, en ce sens qu'ils adoptèrent l'apparat du rituel païen tout en obligeant les païens à accepter la version hellénisée du christianisme paulinien. Ils transigèrent plus heureusement avec le paganisme qu'avec le culte mithriaque, mais, même dans ce compromis initial, ils sortirent plus que vainqueurs, en ce sens qu'ils réussirent à éliminer les grossières immoralités ainsi que nombre d'autres pratiques répréhensibles des mystères persans.

(195:0.12) À tort ou à raison, les premiers dirigeants du christianisme compromirent délibérément les *idéaux* de Jésus dans un effort pour sauver et propager beaucoup de ses *idées*. Et ils remportèrent de grands succès. Mais ne vous y trompez pas ! Les idéaux compromis du Maître restent latents dans son évangile et finiront par affirmer leurs pleins pouvoirs sur le monde.

(195:0.13) Par cette paganisation du christianisme, l'ancien ordre de choses gagna nombre de victoires mineures de nature ritualiste, mais les chrétiens prirent l'ascendant en ce sens que :

(195:0.14) 1. Ils firent résonner dans la morale humaine une nouvelle note d'un diapason infiniment plus élevé.

(195:0.15) 2. Ils donnèrent au monde un nouveau concept considérablement élargi de Dieu.

(195:0.16) 3. L'espoir de l'immortalité devint une partie de l'assurance d'une religion reconnue.
(195:0.17) 4. Jésus de Nazareth fut offert à l'âme affamée des hommes.
(195:0.18) Des grandes vérités enseignées par Jésus, beaucoup furent presque perdues dans les premiers compromis, mais elles sommeillent encore dans cette religion de christianisme paganisé, qui était elle-même la version paulinienne de la vie et des enseignements du Fils de l'Homme. Même avant d'être paganisé, le christianisme fut d'abord complètement hellénisé. Le christianisme a une dette, une très grande dette envers les Grecs. Ce fut un Grec d'Égypte qui se dressa si courageusement à Nicée et mit l'assemblée au défi avec tant d'intrépidité que le concile n'osa pas obscurcir le concept de la nature de Jésus au point de risquer de faire perdre au monde la vérité concernant son effusion. Ce Grec s'appelait Athanase. Sans l'éloquence et la logique de ce croyant, les opinions persuasives d'Arius auraient triomphé.

1. Influence des Grecs

(195:1.1) L'hellénisation du christianisme commença réellement le jour mémorable où l'apôtre Paul se présenta devant le conseil de l'aréopage d'Athènes et parla aux Athéniens du « Dieu inconnu ». Là, à l'ombre de l'Acropole, ce citoyen romain proclama aux Grecs sa version de la nouvelle religion qui avait pris naissance dans le pays juif de Galilée. La philosophie grecque et nombre d'enseignements de Jésus présentaient d'étranges similitudes. Ils avaient un but commun — tous deux visaient à l'*émergence de l'individu* ; les Grecs, à son émergence sociale et politique ; Jésus, à son émergence morale et spirituelle. Les Grecs enseignaient le libéralisme intellectuel conduisant à la liberté politique ; Jésus enseignait le libéralisme spirituel conduisant à la liberté religieuse. L'union de ces deux idées formait une nouvelle et puissante charte de la liberté humaine ; elle laissait présager la liberté sociale, politique et spirituelle de l'homme.

(195:1.2) Le christianisme prit naissance et triompha de toutes les religions rivales pour deux raisons principales :

(195:1.3) 1. Le mental grec était disposé à emprunter de bonnes idées nouvelles, même aux Juifs.

(195:1.4) 2. Paul et ses successeurs étaient prêts à des compromis, mais à des compromis astucieux et sagaces ; ils étaient de fins négociateurs en matière de théologie.

(195:1.5) Au moment où Paul se dressa à Athènes en prêchant « le Christ et le Christ crucifié », les Grecs étaient spirituellement affamés. Ils étaient investigateurs, intéressés et recherchaient effectivement la vérité spirituelle.

N'oubliez jamais que les Romains commencèrent par combattre le christianisme, tandis que les Grecs l'embrassèrent, et ce furent les Grecs qui, ultérieurement, forcèrent littéralement les Romains à accepter cette nouvelle religion, sous sa forme modifiée, comme faisant partie de la culture grecque.

(195:1.6) Les Grecs révéraient la beauté et les Juifs, la sainteté, mais les deux peuples aimaient la vérité. Durant des siècles, les Grecs avaient sérieusement médité et sincèrement discuté tous les problèmes humains — sociaux, économiques, politiques et philosophiques — sauf la religion. Rares étaient les Grecs qui avaient vraiment prêté attention à la religion ; ils ne prenaient même pas leur propre religion très au sérieux. Pendant des siècles, les Juifs avaient négligé les autres domaines de la pensée en consacrant leur attention à la religion. Ils prenaient leur religion très sérieusement, trop sérieusement même. Éclairé par le contenu du message de Jésus, le produit unifié des siècles de pensée de ces deux peuples devint alors le moteur d'un nouvel ordre social humain et, dans une certaine mesure, d'un nouvel ordre humain de croyances et de pratiques religieuses.

(195:1.7) À l'époque où Alexandre répandit la philosophie hellénistique dans le Proche-Orient, l'influence de la culture grecque avait déjà pénétré les pays de la Méditerranée occidentale. Tant qu'ils habitèrent de petites cités-États, les Grecs eurent de bons résultats avec leur religion et leur politique, mais, quand le roi de Macédoine osa faire de la Grèce un empire s'étendant de l'Adriatique à l'Indus, les difficultés commencèrent. L'art et la philosophie de la Grèce étaient parfaitement à la hauteur de l'expansion impériale, mais on ne saurait en dire autant de son administration politique ni de sa religion. Après que les cités-États de Grèce se furent développées en un empire, leurs dieux plutôt paroissiaux semblèrent un peu bizarres. Les Grecs étaient vraiment à la recherche d'un *Dieu unique*, d'un Dieu plus grand et meilleur, lorsque la version christianisée de l'ancienne religion juive leur parvint.

(195:1.8) En tant que tel, l'Empire hellénistique ne pouvait durer. Son emprise culturelle continua, mais ne subsista qu'après avoir acquis de l'Occident le génie politique romain pour l'administration d'un empire, et après avoir obtenu de l'Orient une religion dont le Dieu unique possédait une dignité impériale.

(195:1.9) Au premier siècle après le Christ, la culture hellénistique avait déjà atteint son apogée ; sa régression avait commencé ; l'instruction augmentait, mais le génie déclinait. Ce fut à cette époque précise que les idées et idéaux de Jésus, partiellement incorporés dans le christianisme, devinrent une partie de la culture et de l'instruction grecques qui purent être sauvées.

(195:1.10) Alexandre avait foncé sur l'Orient avec le don de la civilisation grecque ; Paul prit d'assaut l'Occident avec la version chrétienne de l'évangile de Jésus. Dans toutes les parties de l'Occident où la culture grecque prévalut, le christianisme hellénisé prit racine.

(195:1.11) La version orientale du message de Jésus, bien qu'elle demeurât plus fidèle aux enseignements du Maître, continua de suivre l'attitude intransigeante d'Abner. Elle ne progressa jamais comme la version hellénisée, et finit par se perdre dans le mouvement islamique.

2. L'influence romaine

(195:2.1) Les Romains adoptèrent en bloc la culture grecque en substituant des gouvernements représentatifs aux gouvernements par tirage au sort. Ces changements ne tardèrent pas à favoriser le christianisme, en ce sens que Rome introduisit, dans tout le monde occidental, une tolérance nouvelle pour des langues, des populations et même des religions étrangères.

(195:2.2) À Rome, une grande partie des premières persécutions contre les chrétiens fut motivée uniquement par l'emploi malencontreux du mot « royaume » dans leurs prédications. Les Romains toléraient toutes les religions et n'importe laquelle, mais ne supportaient rien de ce qui avait un air de rivalité politique. Aussi, quand ces premières persécutions religieuses — si largement dues à des malentendus — prirent fin, le champ de la propagande religieuse se trouva largement ouvert. Le Romain s'intéressait à l'administration politique ; il s'intéressait peu à l'art et à la religion, mais il était exceptionnellement tolérant pour les deux.

(195:2.3) La loi orientale était sévère et arbitraire ; la loi grecque était fluide et artistique ; la loi romaine avait de la dignité et imposait le respect. L'éducation romaine engendrait une fidélité incomparable et impassible. Les premiers Romains étaient des individus politiquement dévoués et sublimement consacrés. Ils étaient honnêtes, zélés et dévoués à leurs idéaux, mais sans religion digne de ce nom. Il n'est guère étonnant que leurs éducateurs grecs aient pu les persuader d'accepter le christianisme de Paul.

(195:2.4) Et ces Romains étaient un grand peuple. Ils purent gouverner l'Occident parce qu'ils se gouvernaient eux-mêmes. Une telle honnêteté sans précédent, une telle consécration et une telle maîtrise résolue de soi formaient un terrain idéal pour la réception et la croissance du christianisme.

(195:2.5) Il était facile à ces Gréco-Romains de devenir tout aussi dévoués spirituellement à une Église institutionnelle qu'ils l'étaient politiquement à l'État. Les Romains ne combattirent l'Église qu'au moment où ils craignirent qu'elle ne fit concurrence à l'État. Ayant peu de philosophie nationale ou de culture indigène, Rome reprit à son compte la culture grecque et adopta hardiment l'enseignement du Christ comme philosophie morale. Le christianisme devint la culture morale de Rome, mais ne devint guère sa religion dans le sens d'une expérience individuelle de croissance spirituelle pour ceux qui embrassèrent la nouvelle religion d'une manière aussi globale. Il est vrai, en effet, qu'un bon nombre d'individus pénétrèrent sous la superficialité de toute cette religion d'État, et trouvèrent, pour nourrir leur âme, les vraies valeurs des significations cachées contenues dans les vérités latentes du christianisme hellénisé et paganisé.

(195:2.6) Le stoïcien, et son vigoureux appel « à la nature et à la conscience », n'avait que mieux préparé tout Rome à recevoir le Christ, au moins dans un sens intellectuel. Le Romain était un juriste par nature et par éducation ; il révérait même les lois de la nature. Et maintenant, dans le christianisme, il discernait les lois de Dieu dans les lois de la nature. Un peuple qui pouvait produire un Cicéron et un Virgile était mûr pour le christianisme hellénisé de Paul.

(195:2.7) C'est ainsi que ces Grecs romanisés forcèrent à la fois les juifs et les chrétiens à rendre philosophique leur religion, à en coordonner les idées, à rendre systématiques ses idéaux et à adapter les pratiques religieuses au courant de vie existant. Tout ceci fut immensément aidé par la traduction en grec des Écritures hébraïques et par la rédaction ultérieure en langue grecque du Nouveau Testament.

(195:2.8) Contrairement aux Juifs et à de nombreux autres peuples, les Grecs avaient depuis longtemps cru provisoirement à l'immortalité, à une sorte de survie après la mort. Or, c'était l'essence de l'enseignement de Jésus ; il était donc certain que le christianisme exercerait sur eux un puissant attrait.

(195:2.9) Une succession de victoires de la culture grecque et de la politique romaine avait consolidé les pays méditerranéens en un seul empire, avec une seule langue et une seule culture, de sorte que le monde occidental était prêt pour un seul Dieu. Le judaïsme fournissait ce Dieu, mais le judaïsme en tant que religion était inacceptable pour les Grecs romanisés. Philon en aida quelques-uns à mitiger leurs objections, mais le christianisme leur révéla un concept encore meilleur d'un Dieu unique, et ils l'adoptèrent volontiers.

3. Sous l'empire romain

(195:3.1) Après la consolidation de la souveraineté politique romaine et la propagation du christianisme, les chrétiens se trouvèrent avec un seul Dieu, un grand concept religieux, mais sans empire. Les Gréco-Romains se trouvèrent avec un grand empire, mais sans un Dieu qui puisse de manière satisfaisante servir de concept religieux pour le culte d'un empire et pour son unification spirituelle. Les chrétiens acceptèrent l'empire, et l'empire adopta le christianisme. Les Romains fournirent une unité de gouvernement politique, les Grecs, une unité de culture et d'instruction, et le christianisme, une unité de pensée et de pratique religieuses.

(195:3.2) Rome triompha de la tradition du nationalisme par un universalisme impérial. Pour la première fois dans l'histoire, elle rendit possible à différentes races et nations d'accepter, au moins nominalement, une même religion.

(195:3.3) Le christianisme gagna la faveur de Rome à un moment de lutte ardente entre les vigoureux enseignements des stoïciens et les promesses de salut du culte des mystères. Le christianisme apporta une consolation reposante et un pouvoir libérateur à un peuple spirituellement affamé, dont le langage ne comportait pas de mot signifiant « désintéressement ».

(195:3.4) Le christianisme tira son plus grand pouvoir de la manière dont ses croyants vécurent une vie de service, et même de la manière dont ils moururent pour leur foi durant les premiers temps de persécutions rigoureuses.

(195:3.5) L'enseignement concernant l'amour du Christ pour les enfants mit bientôt fin à la pratique généralisée d'exposer à la mort les enfants qui n'étaient pas désirés, et particulièrement les filles.

(195:3.6) Les premières formes de culte chrétien furent largement copiées sur celles des synagogues juives, modifiées par le rituel mithriaque. Plus tard, on y ajouta beaucoup d'apparat païen. Les Grecs christianisés, prosélytes du judaïsme, formaient l'ossature de l'Église chrétienne primitive.

(195:3.7) Le deuxième siècle après le Christ fut le meilleur temps de toute l'histoire du monde pour qu'une bonne religion puisse progresser dans le monde occidental. Durant le premier siècle, le christianisme s'était préparé, par des luttes et des compromis, à prendre racine et à se répandre rapidement. Le christianisme adopta l'empereur, et plus tard l'empereur adopta le christianisme. C'était une grande époque pour la diffusion d'une nouvelle religion. On jouissait de la liberté religieuse, les voyages étaient universels et la pensée ne subissait pas d'entraves.

(195:3.8) L'élan spirituel donné par l'acceptation nominale du christianisme hellénisé atteignit Rome trop tard pour empêcher son déclin moral bien amorcé ou pour compenser sa dégénérescence raciale déjà bien établie et croissante. Cette nouvelle religion était une nécessité culturelle pour la Rome impériale, et il est extrêmement malheureux qu'elle ne soit pas devenue un moyen de salut spirituel dans un sens plus large.

(195:3.9) Même une bonne religion ne put sauver un grand empire des résultats certains du manque de participation des individus aux affaires du gouvernement, d'un excès de paternalisme, d'impôts exagérés comportant des abus grossiers dans leur recouvrement, d'un commerce déséquilibré avec le Levant qui drainait l'or, de la folie des plaisirs, de la standardisation romaine, de l'état dégradant où était tenue la femme, de la décadence raciale et de l'esclavage, des calamités physiques et d'une Église d'État qui devint à tel point une institution qu'elle frisa la stérilité spirituelle.

(195:3.10) Les conditions n'étaient cependant pas aussi mauvaises à Alexandrie. Les premières écoles conservèrent beaucoup d'enseignements de Jésus, libres de compromis. Pantène enseigna Clément, puis suivit Nathanael aux Indes en proclamant le Christ. Bien que certains idéaux de Jésus aient été sacrifiés pour bâtir le christianisme, il faut constater en toute équité que, vers la fin du deuxième siècle, la quasi-totalité des grands penseurs du monde gréco-romain était devenue chrétienne. Le triomphe approchait de son parachèvement.

(195:3.11) Et cet empire romain dura suffisamment longtemps pour assurer la survie du christianisme même après son propre effondrement. Nous avons souvent cherché à imaginer ce qui serait arrivé à Rome et dans le monde si l'évangile du royaume avait été adopté à la place du christianisme grec.

4. Les âges de ténèbres en Europe

(195:4.1) Auxiliaire de la société et alliée de la politique, l'Église était condamnée à partager le déclin intellectuel et spirituel de ce qu'on appelle les « âges de ténèbres » européens. Durant cette époque, la religion prit un caractère de plus en plus monastique, ascétique et réglementaire. Au sens spirituel, le christianisme était en hibernation. À côté de cette religion sommeillante et sécularisée, il exista, durant toute cette période, un courant continu de mysticisme, une expérience spirituelle fantastique frisant l'irréel et philosophiquement parente du panthéisme.

(195:4.2) Durant ces sombres siècles de désespoir, la religion redevint pratiquement de seconde main. Les individus étaient à peu près perdus devant l'autorité, la tradition et la mainmise de l'Église qui s'étendait sur tout. Une nouvelle menace spirituelle s'éleva par la création d'une galaxie de « saints » censés avoir une influence spéciale auprès des tribunaux divins ; en conséquence, si l'on savait faire efficacement appel à eux, ils devaient pouvoir intercéder en faveur des hommes auprès des Dieux.

(195:4.3) Tout en restant impuissant à barrer la route aux âges des ténèbres qui arrivaient, le christianisme était suffisamment socialisé et paganisé pour survivre d'autant mieux à une période prolongée de ténèbres morales et de stagnation spirituelle. Et il subsista bel et bien durant la longue nuit de la civilisation occidentale et agissait encore en tant qu'influence morale dans le monde à l'aurore de la Renaissance. Après l'écoulement des âges de ténèbres, la réhabilitation du christianisme eut pour résultat de faire naître de nombreuses sectes d'enseignements chrétiens dont les croyances étaient adaptées à des types spéciaux — intellectuels, émotionnels et spirituels — de personnalités humaines. Beaucoup de ces collectivités chrétiennes spéciales, ou familles religieuses, subsistent encore à l'époque où nous effectuons cette présentation.

(195:4.4) L'histoire montre que le christianisme est né de la transformation involontaire de la religion de Jésus en une religion à propos de Jésus. Elle montre aussi que le christianisme a subi l'hellénisation, la paganisation, la sécularisation, l'institutionnalisme, la dépravation intellectuelle, la décadence spirituelle, l'hibernation morale, les menaces d'extinction, la régénérescence ultérieure, la fragmentation et, plus récemment, une réhabilitation relative. Ce curriculum dénote une vitalité qui lui est inhérente et la possession d'immenses facultés de récupération. Et ce même christianisme est actuellement présent dans le monde civilisé des peuples occidentaux, faisant face à une lutte pour la vie encore plus inquiétante que les mémorables crises caractéristiques de ses anciennes batailles pour la domination.

(195:4.5) La religion est aujourd'hui confrontée au défi d'un nouvel âge de mentalité scientifique et de tendances matérialistes. Dans ce gigantesque conflit entre le temporel et le spirituel, la religion de Jésus finira par triompher.

5. Le problème moderne

(195:5.1) Le vingtième siècle a apporté, au christianisme et à toutes les autres religions, de nouveaux problèmes à résoudre. Plus une civilisation s'élève, plus s'impose aux hommes le devoir impérieux de « chercher d'abord les réalités célestes » dans tous leurs efforts pour stabiliser la société et faciliter la solution de ses problèmes matériels.

(195:5.2) Bien souvent la vérité devient confuse et même trompeuse quand elle est disséquée, fractionnée, isolée et trop analysée. La vérité vivante ne donne au chercheur un enseignement valable que si elle est embrassée dans sa totalité et en tant que réalité spirituelle vivante, et non pas comme un fait de la science matérielle ou une inspiration d'un art intermédiaire.

(195:5.3) La religion est la révélation à l'homme de sa destinée divine et éternelle. La religion est une expérience purement personnelle et spirituelle ; elle doit perpétuellement être distinguée des autres formes supérieures de la pensée humaine telles que :

(195:5.4) 1. L'attitude logique de l'homme envers les choses de la réalité matérielle.

(195:5.5) 2. L'appréciation esthétique de la beauté par contraste avec la laideur.

(195:5.6) 3. La reconnaissance éthique par l'homme des obligations sociales et du devoir politique.

(195:5.7) 4. Même le sens de la moralité humaine n'est pas religieux en soi et par lui-même.

(195:5.8) La religion est destinée à trouver dans l'univers les valeurs qui suscitent la foi, la confiance et l'assurance ; la religion culmine dans l'adoration. La religion découvre pour l'âme les valeurs suprêmes qui contrastent avec les valeurs relatives découvertes par le mental. On ne possède cette clairvoyance suprahumaine que par une expérience religieuse authentique.

(195:5.9) Il n'est pas plus possible de maintenir un système social durable sans une moralité fondée sur des réalités spirituelles que de maintenir le système solaire sans la gravité.

(195:5.10) N'essayez ni de satisfaire la curiosité ni de contenter tous les désirs latents d'aventure qui surgissent dans l'âme pendant la courte durée d'une vie dans la chair. Soyez patients ! Ne cédez pas à la tentation de vous plonger dans le dérèglement des aventures vulgaires et sordides. Domptez vos énergies et réfrénez vos passions. Soyez calmes en attendant le déroulement majestueux d'une carrière sans fin d'aventures progressives et de découvertes passionnantes.

(195:5.11) Dans la confusion sur l'origine de l'homme, ne perdez pas de vue sa destinée éternelle. N'oubliez pas que Jésus aimait même les petits enfants, et qu'il montra, clairement et à tout jamais, la grande valeur de la personnalité humaine.

(195:5.12) En observant le monde, rappelez-vous que les taches sombres du mal que vous voyez ressortent sur un arrière-plan clair de bien ultime. Vous ne voyez pas simplement le bien sous forme de taches blanches ressortant misérablement sur un noir arrière-plan de mal.

(195:5.13) Quand il y a tant de vérités bonnes à publier et à proclamer, pourquoi les hommes devraient-ils prêter tant d'attention au mal dans le monde simplement parce que le mal apparaît comme un fait ? Les belles valeurs spirituelles de la vérité sont plus agréables et exaltantes que le phénomène du mal.

(195:5.14) En religion, Jésus recommanda et suivit la méthode de l'expérience, de même que la science moderne poursuit la technique expérimentale. Nous trouvons Dieu par les directives de la clairvoyance spirituelle, mais nous approchons cette clairvoyance de l'âme par l'amour du beau, la poursuite de la vérité, la fidélité au devoir et l'adoration de la divine bonté. Mais, parmi toutes ces valeurs, l'amour est le véritable guide vers la clairvoyance réelle.

6. Le matérialisme

(195:6.1) Les scientifiques ont involontairement précipité l'humanité dans un affolement matérialiste. Ils ont déclenché une ruée irréflectie sur la banque morale des âges, mais cette banque de l'expérience humaine dispose de vastes ressources spirituelles et peut faire face aux demandes qui lui sont présentées. Seuls les irréflectis s'affolent au sujet des actifs spirituels de la race humaine. Quand l'affolement matérialiste-laïque aura passé, la religion de Jésus n'aura pas fait banqueroute. La banque spirituelle du royaume des cieux fera des paiements de foi, d'espérance et de sécurité morale à tous ceux qui auront recours à elle « en Son nom ».

(195:6.2) Quel que puisse être le conflit apparent entre le matérialisme et les enseignements de Jésus, vous pouvez être assurés que les enseignements du Maître triompheront pleinement au cours des âges à venir. En réalité, il ne peut se produire aucune controverse entre la vraie religion et la science, car la première ne s'occupe aucunement des choses matérielles. La religion observe simplement vis-à-vis de la science une neutralité bienveillante, tandis qu'elle s'intéresse suprêmement au *savant*.

(195:6.3) La poursuite de la simple connaissance, quand elle n'est accompagnée ni de l'interprétation par la sagesse ni de la clairvoyance spirituelle due à l'expérience religieuse, conduit finalement au pessimisme et au désespoir humain. Une connaissance limitée est vraiment déconcertante.

(195:6.4) À l'époque du présent écrit, les pires moments de l'âge matérialiste sont passés ; l'aube d'une meilleure compréhension commence déjà à poindre. Ceux qui, dans le monde scientifique, disposent d'un mental supérieur, ont cessé d'avoir une philosophie entièrement matérialiste, mais le commun du peuple incline toujours dans cette

direction par suite des enseignements antérieurs. Toutefois, cet âge de réalisme physique n'est qu'un épisode transitoire dans la vie de l'homme sur terre. La science moderne a laissé intacte la vraie religion : les enseignements de Jésus traduits dans la vie de ceux qui croient en lui. Tout l'accomplissement de la science a consisté à détruire les illusions enfantines des fausses interprétations de la vie.

(195:6.5) En ce qui concerne la vie de l'homme sur terre, la science est une expérience quantitative, et la religion une expérience qualitative. La science s'occupe des phénomènes ; la religion des origines, des valeurs et des buts. Mettre en avant des *causes* pour expliquer des phénomènes physiques, c'est confesser son ignorance des ultimes, et ne peut en fin de compte que ramener le savant à la grande cause première — le Père Universel du Paradis.

(195:6.6) Le passage violent d'un âge de miracles à un âge de machines s'est révélé tout à fait déroutant pour l'homme. Le fait que les fausses philosophies mécanistes déploient de l'ingéniosité et de la dextérité dément leur prétention d'être exclusivement mécanistes. L'agilité fataliste du mental d'un matérialiste contredit perpétuellement ses affirmations que l'univers est un phénomène énergétique aveugle et sans but.

(195:6.7) Le naturalisme mécaniste de certains hommes supposés instruits et la laïcité inconsidérée de l'homme de la rue s'occupent tous deux exclusivement de *choses* ; ils sont dénués de toute vraie valeur, sanction ou satisfaction de nature spirituelle, et sont également dépourvus de foi, d'espérance et d'assurances éternelles. L'une des grandes difficultés de la vie moderne est que l'homme se croit trop occupé pour trouver le temps nécessaire à la méditation spirituelle et à la dévotion religieuse.

(195:6.8) Le matérialisme réduit l'homme à l'état d'automate sans âme, et fait simplement de lui un symbole arithmétique placé sans pouvoir dans la formule mathématique d'un univers mécaniste et dépourvu de romanesque. Mais d'où vient donc cet immense univers de mathématiques sans un Maître Mathématicien ? La science peut dissenter sur la conservation de la matière, mais la religion valide la conservation des âmes humaines — elle concerne leur expérience avec des réalités spirituelles et des valeurs éternelles.

(195:6.9) Le sociologue matérialiste contemporain observe une communauté, fait un rapport à son sujet et laisse les gens tels qu'il les a trouvés. Il y a dix-neuf-cents ans, des Galiléens sans instruction observèrent Jésus donnant sa vie comme contribution spirituelle à l'expérience intérieure de l'homme et ensuite ils sortirent de Galilée et mirent sens dessus dessous tout l'empire romain.

(195:6.10) Mais les dirigeants religieux commettent une grave erreur en essayant d'appeler l'homme moderne à la bataille spirituelle au son des trompettes du Moyen Âge. La religion doit se pourvoir elle-même de slogans nouveaux et modernes. Ni la démocratie ni aucune autre panacée politique ne remplaceront le progrès spirituel. Les fausses religions peuvent représenter une évasion hors de la réalité, mais, dans son évangile, Jésus a présenté à l'homme mortel la véritable entrée dans une réalité éternelle de progression spirituelle.

(195:6.11) Dire que le mental « émergea » de la matière n'explique rien. Si l'univers était simplement un mécanisme et si le mental était solidaire de la matière, nous n'aurions jamais deux interprétations différentes d'un même phénomène observé. Les concepts de vérité, de beauté et de bonté ne sont inhérents ni à la physique ni à la chimie. Une machine ne peut pas *connaître*, et encore bien moins connaître la vérité, avoir soif de droiture et chérir la bonté.

(195:6.12) La science peut être physique, mais le mental du savant discernant la vérité est instantanément supramatériel. La matière ne connaît pas la vérité ; elle ne peut non plus aimer la miséricorde ni prendre plaisir aux réalités spirituelles. Les convictions morales basées sur l'illumination spirituelle et enracinées dans l'expérience humaine sont tout aussi réelles et certaines que les déductions mathématiques basées sur des observations physiques, mais elles se situent sur un niveau différent et plus élevé.

(195:6.13) Si les hommes n'étaient que des machines, ils réagiraient plus ou moins uniformément à un univers matériel. L'individualité n'existerait pas, et la personnalité encore bien moins.

(195:6.14) Le fait du mécanisme absolu du Paradis au centre de l'univers des univers en présence de la volition sans réserve de la Source-Centre Deuxième rend certain pour toujours que les causes déterminantes ne sont pas la loi exclusive du cosmos. Le matérialisme est là, mais il n'est pas exclusif. Le mécanisme est là, mais il n'est pas sans réserve. Le déterminisme est là, mais il n'est pas seul.

(195:6.15) L'univers fini de la matière deviendrait finalement uniforme et déterministe s'il n'y avait pas la présence conjuguée du mental et de l'esprit. L'influence du mental cosmique injecte constamment de la spontanéité, même dans les mondes matériels.

(195:6.16) Dans tout domaine d'existence, la liberté ou l'initiative est directement proportionnelle au degré d'influence spirituelle et de contrôle du mental cosmique, c'est-à-dire, dans l'expérience humaine, au degré auquel on se conforme effectivement à « la volonté du Père ». Donc, une fois que vous êtes parti à la recherche de Dieu, c'est la preuve concluante que Dieu vous a déjà trouvé.

(195:6.17) La poursuite sincère de la bonté, de la beauté et de la vérité conduit à Dieu. Toute découverte scientifique démontre l'existence simultanée de la liberté et de l'uniformité dans l'univers. L'inventeur était libre de faire sa découverte. La chose découverte est réelle et apparemment uniforme, car autrement elle n'aurait pu être connue en tant que *chose*.

7. La vulnérabilité du matérialisme

(195:7.1) Combien l'homme à mentalité matérielle est insensé de permettre à des théories aussi vulnérables que celles d'un univers mécaniste de le priver des immenses ressources spirituelles de l'expérience personnelle de la vraie religion. Les faits ne sont jamais en contradiction avec la véritable foi spirituelle ; les théories peuvent l'être. La science ferait mieux de se consacrer à détruire la superstition plutôt qu'à essayer de ruiner la foi religieuse : la croyance humaine aux réalités spirituelles et aux valeurs divines.

(195:7.2) La science devrait faire matériellement pour l'homme ce que la religion fait spirituellement pour lui : étendre l'horizon de la vie et agrandir sa personnalité. La vraie science ne peut avoir de querelle durable avec la vraie religion. La « méthode scientifique » est simplement un étalon intellectuel pour mesurer les aventures matérielles et les accomplissements physiques. Mais, étant matérielle et entièrement intellectuelle, cette méthode ne sert absolument à rien pour évaluer les réalités spirituelles et les expériences religieuses.

(195:7.3) L'illogisme du mécaniste moderne est le suivant : si notre univers était simplement matériel et l'homme seulement une machine, cet homme serait entièrement incapable de se reconnaître en tant que machine ; de même un tel homme-machine serait entièrement inconscient du fait qu'un tel univers matériel existe. Dans sa consternation et son désespoir matérialiste, la science mécaniste n'a pas réussi à reconnaître le fait que le mental du savant est habité par l'esprit, or, c'est la perspicacité supramatérielle de ce même savant qui formule ces *concepts* erronés et contradictoires en soi d'un univers matérialiste.

(195:7.4) Les valeurs paradisiaques d'éternité et d'infinité, de vérité, de beauté et de bonté, sont dissimulées dans les faits des phénomènes des univers du temps et de l'espace. Mais il faut l'œil de la foi chez un mortel né d'esprit pour détecter et discerner ces valeurs spirituelles.

(195:7.5) Les réalités et les valeurs du progrès spirituel ne sont pas une « projection psychologique » — un simple rêve éveillé et glorifié du mental matériel. Ces choses sont les prévisions spirituelles de l'Ajusteur intérieur, l'esprit de Dieu vivant dans le mental de l'homme. Ne laissez pas les quelques notions que vous avez au sujet des découvertes faiblement entrevues de la « relativité » troubler vos concepts de l'éternité et de l'infinité de Dieu. Et, chaque fois que vous êtes pressés par la nécessité d'*exprimer votre moi*, ne commettez pas la faute d'omettre l'*expression de l'Ajusteur*, la manifestation de votre réel et meilleur moi.

(195:7.6) Si cet univers était uniquement matériel, l'homme matériel ne serait jamais capable de parvenir au concept du caractère mécaniste d'une telle existence exclusivement matérielle. Ce même *concept mécaniste* de l'univers est en lui-même un phénomène non matériel du mental, et tout mental est d'origine non matérielle, indépendamment du fait qu'il puisse apparaître comme complètement conditionné matériellement et contrôlé mécaniquement.

(195:7.7) Le mécanisme mental partiellement évolué de l'homme mortel n'est pas surdoué en sagesse et en logique. La vanité de l'homme dépasse souvent sa raison et échappe à sa logique.

(195:7.8) C'est précisément le pessimisme du matérialiste le plus pessimiste qui est, en soi et par lui-même, une preuve suffisante que l'univers du pessimiste n'est pas entièrement matériel. L'optimisme et le pessimisme sont tous deux des réactions conceptuelles dans un mental conscient des *valeurs* aussi bien que des *faits*. Si l'univers était vraiment conforme à la conception des matérialistes, alors l'homme, en tant que machine humaine, serait privé de toute reconnaissance consciente de ce *fait*. Sans la conscience du concept de *valeurs* dans le mental né d'esprit, l'homme ne pourrait aucunement reconnaître le fait du matérialisme universel ni les phénomènes machinaux du fonctionnement de l'univers. Une machine ne peut être consciente de la nature ni de la valeur d'une autre machine.

(195:7.9) Une philosophie mécaniste de la vie et de l'univers ne saurait être scientifique, parce que la science ne reconnaît et ne traite que des objets matériels et des faits. La philosophie est inévitablement suprascientifique. L'homme est un fait matériel de la nature, mais sa *vie* est un phénomène qui en transcende les niveaux matériels, en ce sens qu'elle déploie les attributs contrôlants du mental et les qualités créatives de l'esprit.

(195:7.10) L'effort sincère de l'homme pour devenir mécaniste représente le phénomène tragique de sa futile tentative pour se suicider intellectuellement et moralement. Mais il ne peut y parvenir.

(195:7.11) Si l'univers était uniquement matériel et l'homme uniquement une machine, il n'y aurait pas de science enhardissant les savants à postuler la mécanisation de l'univers. Les machines ne peuvent ni se mesurer, ni se classer, ni s'évaluer elles-mêmes. Cette œuvre scientifique ne pourrait être exécutée que par une entité ayant statut supramachinal.

(195:7.12) Si la réalité de l'univers n'est qu'une immense mécanique, alors il faut que l'homme soit extérieur à l'univers et séparé de lui pour reconnaître ce *fait* et devenir conscient de la *perspicacité* de cette *évaluation*.

(195:7.13) Si l'homme n'est qu'une machine, par quelle technique parvient-il à *croire* ou à prétendre *savoir* qu'il est seulement une machine ? L'expérience de s'évaluer consciemment soi-même n'est jamais l'attribut d'une simple machine. Un mécaniste avoué et conscient de soi constitue la meilleure réponse possible au mécanisme. Si le matérialisme était un fait, il ne pourrait exister de mécaniste conscient de soi. Il est également vrai qu'il faut d'abord être une personne morale avant de pouvoir accomplir des actes immoraux.

(195:7.14) La seule prétention du matérialisme implique une conscience supramatérielle du mental qui se permet d'affirmer ce dogme. Un mécanisme peut se détériorer, mais ne peut jamais progresser. Les machines ne peuvent ni penser, ni créer, ni rêver, ni aspirer à quelque chose, ni idéaliser, ni avoir faim de vérité ou soif de droiture. Elles ne motivent pas leur vie par la passion de servir d'autres machines et de choisir, pour but de progression éternelle, la

tâche sublime de trouver Dieu et de s'efforcer de lui ressembler. Les machines ne sont jamais intellectuelles, émotives, esthétiques, éthiques, morales, ni spirituelles.

(195:7.15) L'art prouve que l'homme n'est pas une machine, mais ne prouve pas qu'il soit spirituellement immortel. L'art est la morontia du mortel, le domaine intermédiaire entre l'homme matériel et l'homme spirituel. La poésie est un effort pour échapper aux réalités matérielles et s'approcher des valeurs spirituelles.

(195:7.16) Dans une haute civilisation, l'art humanise la science, et à son tour il est spiritualisé par la vraie religion — la clairvoyance des valeurs spirituelles et éternelles. L'art représente l'évaluation humaine de la réalité dans l'espace-temps. La religion est l'emprise divine des valeurs cosmiques et implique une progression éternelle dans l'ascension et l'expansion spirituelles. L'art temporel n'est dangereux que s'il devient aveugle aux étalons spirituels des archétypes divins que l'éternité reflète en tant qu'ombres de réalité du temps. L'art véritable est la manipulation efficace des choses matérielles de la vie ; la religion est la transformation ennoblissante des faits matériels de la vie et ne cesse jamais d'évaluer l'art du point de vue spirituel.

(195:7.17) Combien il est stupide de supposer qu'un automate pourrait concevoir une philosophie de l'automatisme, et ridicule de penser qu'il pourrait prétendre se former un tel concept de ses compagnons automates !

(195:7.18) Toute interprétation scientifique de l'univers matériel est sans valeur, à moins qu'elle ne comporte la due reconnaissance du *savant*. Nulle appréciation de l'art n'est authentique si elle ne reconnaît pas l'*artiste*. Nulle évaluation de la morale n'est valable à moins d'inclure le *moraliste*. Nulle reconnaissance de la philosophie n'est édifiante si elle ignore le *philosophe*. Quant à la religion, elle ne peut exister sans l'expérience réelle du *religioniste* qui, dans cette expérience même et à travers elle, cherche à trouver Dieu et à le connaître. Similairement, l'univers des univers est dépourvu de signification en dehors du JE SUIS, le Dieu infini qui l'a créé et qui l'administre sans cesse.

(195:7.19) Les mécanistes — les humanistes — tendent à dériver avec les courants matériels. Les idéalistes et les spiritualistes *osent* employer leurs forces avec intelligence et vigueur pour modifier le cours, en apparence purement matériel, des circuits d'énergie.

(195:7.20) La science vit par les mathématiques du mental. La musique exprime la cadence des émotions. La religion est le rythme spirituel de l'âme en harmonie spatiale-temporelle avec la mélodie des mesures supérieures et éternelles de l'Infini. L'expérience religieuse est quelque chose de vraiment supramathématique dans la vie humaine.

(195:7.21) Dans le langage, l'alphabet représente le mécanisme du matérialisme, tandis que les mots qui expriment la signification de mille pensées, grandes idées et nobles idéaux — d'amour et de haine, de lâcheté et de courage — représentent les accomplissements du mental opérant dans les limites de la loi tant matérielle que spirituelle ; ces accomplissements du mental étant dirigés par l'affirmation de la volonté de la personnalité et limités par les dotations inhérentes à la situation.

(195:7.22) L'univers ne ressemble pas aux lois, mécanismes et constantes que les savants découvrent et qu'ils finissent par considérer comme la science. Il ressemble plutôt au *savant* curieux, pensant, choisissant, créant, combinant et discriminant, qui observe ainsi les phénomènes de l'univers et classifie les faits mathématiques inhérents aux phases machinales de l'aspect matériel de la création. L'univers ne ressemble pas non plus à l'effet artistique, mais plutôt à l'*artiste* qui travaille, rêve, élève ses pensées, progresse et cherche à transcender le monde des choses matérielles par un effort pour atteindre un but spirituel.

(195:7.23) C'est le savant, et non la science, qui perçoit la réalité d'un univers d'énergie et de matière en évolution et en progrès. C'est l'artiste, et non l'art, qui démontre l'existence du monde morontiel transitoire interposé entre l'existence matérielle et la liberté spirituelle. C'est le religioniste, et non la religion, qui prouve l'existence des réalités d'esprit et des valeurs divines que l'on sera amené à rencontrer au cours du progrès dans l'éternité.

8. Le totalitarisme laïque

(195:8.1) Mais, même après que le matérialisme et le machinisme auront été plus ou moins vaincus, l'influence dévastatrice du laïcisme du vingtième siècle flétrira encore l'expérience spirituelle de millions d'âmes candides.

(195:8.2) Le laïcisme moderne a été nourri par deux influences mondiales. Le père du laïcisme fut l'étroitesse de pensée et l'attitude impie de ce que l'on appelle la science du dix-neuvième et du vingtième siècles — la science athée. La mère du laïcisme moderne fut l'Église chrétienne totalitaire du Moyen Âge. Le laïcisme débuta comme une protestation contre la domination à peu près complète de la civilisation occidentale par l'Église chrétienne transformée en institution.

(195:8.3) À l'époque de la présente révélation, le climat intellectuel et philosophique prévalant à la fois dans la vie européenne et la vie américaine est nettement laïque — humaniste. Au cours des trois derniers siècles, la pensée occidentale a été progressivement laïcisée. La religion est devenue de plus en plus une influence nominale, et largement un exercice rituel. En majorité, ceux qui s'avouent chrétiens dans la civilisation occidentale sont en fait, sans le savoir, des laïcs.

(195:8.4) Il a fallu un grand pouvoir, une puissante influence, pour libérer la pensée et la vie des peuples occidentaux de l'emprise desséchante d'une domination ecclésiastique totalitaire. Le laïcisme a effectivement brisé

les entraves du contrôle de l'Église, et il menace maintenant à son tour d'établir un nouveau type de domination athée sur le cœur et le mental de l'homme moderne. L'État politique tyrannique et dictatorial est le rejeton direct du matérialisme scientifique et du laïcisme philosophique. À peine la laïcité a-t-elle libéré l'homme de la domination de l'Église passée au rang d'institution, qu'elle le vend comme esclave servile à l'État totalitaire. Le laïcisme ne libère l'homme de la servitude ecclésiastique que pour le trahir en le livrant à la tyrannie de l'esclavage politique et économique.

(195:8.5) Le matérialisme renie Dieu ; le laïcisme se borne à l'ignorer ; tout au moins ce fut son attitude primitive. Plus récemment, le laïcisme a pris une attitude plus militante, prétendant prendre la place de la religion de servitude totalitaire à laquelle il avait jadis résisté. Le laïcisme du vingtième siècle tend à affirmer que l'homme n'a pas besoin de Dieu. Mais attention ! Cette philosophie athée de la société humaine ne conduira qu'à des troubles, à l'animosité, au malheur, à la guerre et à des désastres à l'échelle mondiale.

(195:8.6) Le laïcisme ne peut jamais apporter la paix à l'humanité. Rien ne peut remplacer Dieu dans la société humaine. Mais prenez bien garde ! Ne vous hâtez pas d'abandonner les bénéfices de la révolte laïque qui vous a dégagés du totalitarisme ecclésiastique. La civilisation occidentale jouit aujourd'hui de beaucoup de libertés et de satisfactions qui proviennent de la révolte laïque. La grande erreur du laïcisme fut la suivante : en se révoltant contre le contrôle à peu près total de la vie par l'autorité religieuse, et après s'être libérés de cette tyrannie ecclésiastique, les laïcistes ont poursuivi leur activité en instituant une révolte contre Dieu lui-même, parfois tacitement, parfois ouvertement.

(195:8.7) C'est à la révolte laïque que vous devez la stupéfiante créativité de l'industrie américaine et le progrès matériel sans précédent de la civilisation occidentale. Et, parce que la révolte laïque est allée trop loin, et a perdu de vue Dieu et la *vraie* religion, il s'en est suivi une moisson inattendue de guerres mondiales et d'instabilité internationale.

(195:8.8) Il n'est pas nécessaire de sacrifier la foi en Dieu pour jouir des bienfaits de la révolte laïque moderne : tolérance, service social, gouvernement démocratique et libertés civiles. Il n'était pas indispensable aux laïcs de s'opposer à la vraie religion pour promouvoir la science et faire progresser l'éducation.

(195:8.9) Mais le laïcisme n'est pas le seul auteur de tous les gains récents dans l'épanouissement de la vie. Derrière les gains du vingtième siècle, il y a non seulement la science et le laïcisme, mais aussi l'action spirituelle de la vie et des enseignements de Jésus de Nazareth qui ne sont ni reconnus ni pris en considération.

(195:8.10) Sans Dieu, sans religion, le laïcisme scientifique ne pourra jamais coordonner ses forces ni harmoniser ses divergences et rivalités d'intérêts, de races et de nationalismes. Malgré ses accomplissements matérialistes incomparables, cette société humaine laïcisée se désintègre lentement. La principale force de cohésion résistant à cette désintégration d'antagonismes est le nationalisme. Or, le nationalisme est le principal obstacle à la paix mondiale.

(195:8.11) La faiblesse inhérente au laïcisme vient de ce qu'il rejette la morale et la religion en faveur de la politique et du pouvoir. Il est tout simplement impossible d'établir la fraternité des hommes en ignorant ou en reniant la paternité de Dieu.

(195:8.12) L'optimisme laïque en matière sociale et politique est une illusion. Sans Dieu, ni la libération et la liberté, ni les biens et la richesse n'apporteront la paix.

(195:8.13) La laïcisation complète de la science, de l'éducation, de l'industrie et de la société ne peut conduire qu'au désastre. Durant le premier tiers du vingtième siècle, les Urantiens ont tué plus d'hommes que durant les dix-neuf premiers siècles de la dispensation chrétienne. Et ce n'est que le commencement de l'affreuse moisson du matérialisme et du laïcisme ; des destructions plus terribles sont encore à venir.

9. Le problème du christianisme

(195:9.1) Ne négligez pas la valeur de votre héritage spirituel, le fleuve de vérité coulant à travers les siècles, même jusqu'à l'époque stérile d'un âge matérialiste et laïc. Dans tous vos valeureux efforts pour vous débarrasser des crédos superstitieux des âges passés, assurez-vous que vous retenez fermement la vérité éternelle. Mais soyez patients ! Quand la présente révolte contre la superstition aura pris fin, les vérités de l'évangile de Jésus persisteront glorieusement pour illuminer une voie nouvelle et meilleure.

(195:9.2) Mais le christianisme paganisé et socialisé a besoin d'un nouveau contact avec les enseignements sans compromis de Jésus ; il languit faute d'une vision neuve de la vie du Maître sur terre. Une révélation nouvelle et plus complète de la religion de Jésus est destinée à triompher d'un empire de laïcisme matérialiste et à renverser un courant mondial de naturalisme mécaniste. Urantia frémit maintenant au bord même d'une de ses époques les plus stupéfiantes et passionnantes de rajustement social, de stimulation morale et d'illumination spirituelle.

(195:9.3) Même grandement modifiés, les enseignements de Jésus ont survécu aux cultes des mystères de leur époque natale, à l'ignorance et à la superstition des âges de ténèbres ; et, en ce moment même, ils triomphent lentement du matérialisme, du machinisme et du laïcisme du vingtième siècle. Et de telles époques de grandes épreuves et de défaites menaçantes sont toujours des périodes de grande révélation.

(195:9.4) La religion a besoin de nouveaux dirigeants, d'hommes et de femmes spirituels qui oseront dépendre uniquement de Jésus et de ses incomparables enseignements. Si le christianisme persiste à négliger sa mission

spirituelle tout en continuant à s'occuper des problèmes sociaux et matériels, il faudra que la renaissance spirituelle attende la venue de ces nouveaux instructeurs de la religion de Jésus qui se consacreront exclusivement à la régénération spirituelle des hommes. Alors, ces âmes nées d'esprit fourniront rapidement les directives et l'inspiration nécessaires à la réorganisation sociale, morale, économique et politique du monde.

(195:9.5) L'âge moderne refusera d'accepter une religion incompatible avec les faits et qui ne s'harmonise pas avec ses conceptions les plus élevées de la vérité, de la beauté et de la bonté. L'heure est venue de redécouvrir les vrais fondements originels du christianisme aujourd'hui déformé et plein de compromis — la vie et les enseignements réels de Jésus.

(195:9.6) L'homme primitif vivait une vie d'asservissement superstitieux à la peur religieuse. L'homme civilisé moderne redoute de tomber sous la domination de fortes convictions religieuses. L'homme réfléchi a toujours craint d'être *tenu* par une religion. Quand une religion forte et active menace de le dominer, il tente invariablement de la rationaliser, d'en faire une tradition et de la transformer en une institution, dans l'espoir de pouvoir ainsi la contrôler. Par ce processus, même une religion révélée devient une croyance établie et dominée par des hommes. Les hommes et les femmes modernes et intelligents fuient la religion de Jésus par crainte de ce qu'elle *leur* fera — et de ce qu'elle fera *d'eux*. Et toutes ces craintes sont bien fondées. En vérité, la religion de Jésus domine et transforme ses fidèles ; elle exige que les hommes consacrent leur vie à rechercher la connaissance de la volonté du Père qui est aux cieux et demande que les énergies de la vie soient affectées au service désintéressé de la fraternité des hommes.

(195:9.7) Tout simplement, les hommes et les femmes égoïstes ne veulent pas payer ce prix, même en échange du plus grand trésor spirituel qui ait jamais été offert à l'homme mortel. Il faut attendre que l'homme ait été suffisamment désillusionné par les tristes déceptions accompagnant la poursuite insensée et trompeuse de l'égoïsme, et qu'il ait découvert la stérilité de la religion formaliste. C'est alors seulement qu'il sera disposé à se tourner de tout cœur vers l'évangile du royaume, la religion de Jésus de Nazareth.

(195:9.8) Le monde a besoin de plus de religion de première main. Même le christianisme — la meilleure religion du vingtième siècle — n'est pas seulement une religion *à propos* de Jésus, mais il est largement une religion que les hommes expérimentent de seconde main. Ils prennent leur religion intégralement telle qu'elle leur est transmise par leurs instructeurs religieux reconnus. De quel réveil le monde ferait l'expérience si seulement il pouvait voir Jésus tel qu'il a réellement vécu sur terre et connaître de première main ses enseignements donnant la vie ! Des mots décrivant de belles choses ne peuvent passionner autant que la vue de ces choses ; les mots d'un credo ne peuvent pas non plus inspirer les âmes humaines comme l'expérience de connaître la présence de Dieu. Cependant, la foi attentive gardera toujours ouverte la porte d'espérance de l'âme humaine pour laisser entrer les éternelles réalités spirituelles des valeurs divines des mondes de l'au-delà.

(195:9.9) Le christianisme a osé abaisser ses idéaux devant le défi lancé par l'avidité humaine, la folie guerrière et la convoitise du pouvoir. Mais la religion de Jésus subsiste comme la convocation spirituelle immaculée et transcendante ; elle appelle ce qu'il y a de meilleur dans l'homme à s'élever au-dessus de tous ces héritages de l'évolution animale, et à atteindre par la grâce les hauteurs morales de la véritable destinée humaine.

(195:9.10) Le christianisme est menacé de mort lente par le formalisme, l'excès d'organisation, l'intellectualisme et d'autres tendances non spirituelles. L'Église chrétienne moderne n'est pas une fraternité de croyants dynamiques comme celle que Jésus avait chargée d'effectuer la transformation spirituelle continue des générations successives de l'humanité.

(195:9.11) Ce qu'on appelle christianisme est devenu un mouvement social et culturel autant qu'une croyance et une pratique religieuse. Le courant du christianisme moderne draine un bon nombre d'anciens marécages païens et bien des marais du barbarisme. Beaucoup d'anciens bassins culturels s'écoulent dans le courant culturel d'aujourd'hui en même temps que les cours d'eau venant des hauts plateaux de Galilée, qui sont censés être sa source exclusive.

10. L'avenir

(195:10.1) En vérité, le christianisme a rendu un grand service à ce monde, mais maintenant, ce dont le monde a le plus besoin, c'est de Jésus. Le monde a besoin de voir Jésus vivre de nouveau sur terre dans l'expérience des mortels nés d'esprit qui révèlent effectivement le Maître à tous les hommes. Il est futile de parler d'une renaissance du christianisme primitif ; il faut avancer en partant du point où l'on se trouve. Il faut que la culture moderne soit spirituellement baptisée d'une nouvelle révélation de la vie de Jésus et illuminée par une nouvelle compréhension de son évangile de salut éternel. Et, quand Jésus sera ainsi élevé, il attirera tous les hommes à lui. Davantage encore que des conquérants, les disciples de Jésus devraient être pour l'humanité des sources débordantes d'inspiration et de vie rehaussée. La religion n'est qu'un humanisme exalté jusqu'à ce qu'elle soit rendue divine par la découverte de la réalité de la présence de Dieu dans l'expérience personnelle.

(195:10.2) La beauté et la sublimité de la vie de Jésus sur terre, son humanité et sa divinité, sa simplicité et son caractère unique présentent une image si frappante et si attirante du salut des hommes et de la révélation de Dieu, que les théologiens et les philosophes de toutes les époques devraient être efficacement empêchés de formuler des credos et créer des systèmes théologiques de servitude spirituelle en partant de cette effusion transcendante de

Dieu sous la forme de l'homme. En Jésus, l'univers a produit un homme mortel en qui l'esprit d'amour a vaincu les handicaps matériels du temps et triomphé du fait de son origine physique.

(195:10.3) Souvenez-vous toujours que Dieu et l'homme ont besoin l'un de l'autre. Ils sont mutuellement nécessaires pour l'aboutissement final et complet de l'expérience de la personnalité éternelle dans la destinée divine de la finalité de l'univers.

(195:10.4) « Le royaume de Dieu est en vous. » C'est probablement la plus grande proclamation que Jésus ait jamais faite, après la déclaration que son Père est un esprit vivant et aimant.

(195:10.5) Pour gagner des âmes au Maître, ce n'est pas la première lieue parcourue par obligation, devoir ou convention qui transformera l'homme et son monde, mais plutôt la *seconde* lieue de service libre et de dévotion aimant la liberté ; elle dénote que le jésusonien a tendu la main à la manière de Jésus pour saisir son frère avec amour et l'amener, sous gouverne spirituelle, vers le but supérieur et divin de l'existence de mortel. Même aujourd'hui, le christianisme parcourt volontiers la *première* lieue, mais l'humanité languit et marche en trébuchant dans les ténèbres morales parce qu'il y a trop peu de disciples authentiquement prêts à parcourir la seconde lieue — trop peu de partisans avoués de Jésus qui vivent et aiment réellement comme il enseigna à ses disciples à vivre, aimer et servir.

(195:10.6) L'appel à l'aventure consistant à construire une société humaine nouvelle et transformée, par la renaissance spirituelle de la fraternité du royaume de Jésus, devrait passionner tous ceux qui croient en lui et leur inspirer des sentiments plus vifs que les hommes n'en ont jamais ressenti depuis l'époque où, sur terre, ils parcouraient le pays comme ses compagnons dans la chair.

(195:10.7) Nul système social ou régime politique niant la réalité de Dieu ne peut contribuer d'une manière constructive et durable à l'avancement de la civilisation humaine. Mais le christianisme, tel qu'il est aujourd'hui subdivisé et laïcisé, présente le plus grand de tous les obstacles à la poursuite du progrès de l'humanité ; cela est spécialement vrai en ce qui concerne l'Orient.

(195:10.8) La domination ecclésiastique est immédiatement et éternellement incompatible avec cette foi vivante, cet esprit croissant et cette expérience de première main des camarades de Jésus dans la foi en la fraternité des hommes dans l'association spirituelle du royaume des cieux. Le désir louable de préserver la tradition des accomplissements passés conduit souvent à défendre des systèmes d'adoration périmés. Le désir bien intentionné d'entretenir d'anciens systèmes de pensée empêche efficacement de parrainer des méthodes et moyens nouveaux et appropriés destinés à satisfaire les ardents désirs spirituels du mental en développement et en progrès de l'homme moderne. De même, les Églises chrétiennes du vingtième siècle se dressent comme des obstacles immenses, mais d'une manière totalement inconsciente, devant le progrès immédiat du véritable évangile — les enseignements de Jésus de Nazareth.

(195:10.9) Bien des personnes sérieuses, qui seraient heureuses d'offrir leur fidélité au Christ de l'évangile, trouvent très difficile de soutenir avec enthousiasme une Église qui tient si peu compte de l'esprit de sa vie et de ses enseignements, et dont il leur a été dit, à tort, qu'elle avait été fondée par lui. Jésus n'est pas le fondateur de ladite Église chrétienne, mais, de toutes les manières compatibles avec sa nature, il l'a *entretenu* comme le meilleur porte-parole existant de l'œuvre de sa vie sur terre.

(195:10.10) Si l'Église chrétienne osait seulement adopter le programme du Maître, des milliers de jeunes, apparemment indifférents, se précipiteraient pour s'enrôler dans une telle entreprise spirituelle et n'hésiteraient pas à aller jusqu'au bout dans cette grande aventure.

(195:10.11) Le christianisme est sérieusement confronté à la condamnation incorporée dans un de ses propres slogans : « Une maison divisée contre elle-même ne peut subsister. » Le monde non chrétien n'acceptera pas de capituler devant une chrétienté divisée en sectes. Jésus vivant représente le seul espoir possible d'unifier le christianisme. La véritable Église — la fraternité de Jésus — est invisible, spirituelle et caractérisée par l'*unité*, mais non nécessairement par l'*uniformité*. L'uniformité est la marque distinctive du monde physique de nature mécaniste. L'unité spirituelle est le fruit de l'union par la foi avec Jésus vivant. L'Église visible devrait refuser de continuer à handicaper le progrès de la fraternité invisible et spirituelle du royaume de Dieu. Cette fraternité est destinée à devenir un *organisme vivant*, contrastant avec une organisation sociale passée au rang d'institution. Les organisations sociales peuvent bien être utilisées par la fraternité, mais il ne faut pas qu'elles la supplantent.

(195:10.12) Toutefois, le christianisme, même celui du vingtième siècle, ne doit pas être méprisé. Il est le produit du génie moral conjugué des hommes connaissant Dieu, venant de multiples races et de nombreux âges ; il a vraiment été l'une des plus grandes puissances bénéfiques sur terre. C'est pourquoi, nul ne devrait le considérer à la légère, malgré ses défauts inhérents et acquis. Le christianisme trouve encore le moyen d'agir par de puissantes émotions morales sur le mental des hommes réfléchis.

(195:10.13) Mais, quand l'Église se lance dans le commerce et la politique, elle n'a pas d'excuse ; ces alliances impies sont une flagrante trahison du Maître. Et les amoureux sincères de la vérité mettront longtemps à oublier que cette puissante Église institutionnalisée a souvent eu l'audace d'étouffer une foi nouvellement née et de persécuter des porteurs de vérité à qui il arrivait de se présenter sous des vêtements non orthodoxes.

(195:10.14) Il est malheureusement trop vrai que cette Église n'aurait pas survécu s'il n'y avait eu, dans le monde, des hommes pour préférer cette sorte d'adoration. Beaucoup d'âmes spirituellement indolentes désirent ardemment

une religion ancienne de rites et de traditions sacrées qui fasse autorité. L'évolution humaine et le progrès spirituel ne sont guère suffisants pour permettre à tous les hommes de se dispenser d'une autorité religieuse. Et la fraternité invisible du royaume peut très bien inclure ces groupes familiaux de classes sociales et de caractères variés, pourvu que leurs membres soient disposés à devenir des fils de Dieu, vraiment conduits par l'esprit. Mais, dans cette fraternité de Jésus, il n'y a place ni pour des rivalités sectaires, ni pour l'acrimonie de groupe, ni pour des affirmations de supériorité morale et d'infailibilité spirituelle.

(195:10.15) Ces divers groupements de chrétiens peuvent servir à concilier de nombreux types différents d'hommes désireux de croire, parmi les divers peuples de la civilisation occidentale, mais une telle division de la chrétienté présente une sérieuse faiblesse quand elle essaye d'apporter l'évangile de Jésus aux peuples orientaux. Ces races ne comprennent pas encore qu'il existe une *religion de Jésus* séparée et quelque peu distincte du christianisme, lequel est de plus en plus devenu une *religion à propos de Jésus*.

(195:10.16) Le grand espoir d'Urantia réside dans la possibilité d'une nouvelle révélation de Jésus, avec une présentation nouvelle et élargie de son message sauveur, qui unirait spirituellement, dans un service aimant, les nombreuses familles de ceux qui se prétendent aujourd'hui ses fidèles.

(195:10.17) Même l'éducation laïque pourrait aider à cette grande renaissance spirituelle si elle voulait prêter plus d'attention à la tâche d'apprendre aux jeunes comment s'engager dans des projets de vie et de développement du caractère. Le but de toute éducation devrait consister à entretenir et à poursuivre le dessein suprême de la vie, le développement d'une personnalité pleine de majesté et bien équilibrée. Il y a grand besoin d'enseigner la discipline morale à la place de tant de satisfactions égoïstes. Sur une telle base, la religion peut apporter la contribution de son stimulant spirituel pour élargir et enrichir la vie des mortels, même jusqu'à la sécurité et à l'élévation de la vie éternelle.

(195:10.18) Le christianisme est une religion improvisée ; il faut donc qu'il opère en petite vitesse. Les performances spirituelles à grande vitesse doivent attendre la nouvelle révélation et l'acceptation plus généralisée de la vraie religion de Jésus. Le christianisme est cependant une puissante religion, puisque les simples disciples d'un charpentier crucifié ont lancé les enseignements qui ont conquis le monde romain en trois siècles et ont poursuivi leur action en triomphant des barbares qui renversèrent Rome. Ce même christianisme a conquis — absorbé et exalté — tout le courant de la théologie hébraïque et de la philosophie grecque. Et ensuite, quand la religion chrétienne est entrée dans le coma de plus de mille ans par suite d'une dose excessive de mystères et de paganisme, elle s'est ressuscitée elle-même et a pratiquement reconquis tout le monde occidental. Le christianisme contient suffisamment d'enseignements de Jésus pour devenir immortel.

(195:10.19) Si seulement le christianisme pouvait saisir une plus grande partie des enseignements de Jésus, il pourrait faire tellement plus pour aider l'homme moderne à résoudre ses problèmes nouveaux et de plus en plus complexes.

(195:10.20) Le christianisme souffre d'un grand handicap parce que, dans le mental de tous les hommes du monde, il a été identifié à une partie du système social, de la vie industrielle et des critères moraux de la civilisation occidentale ; et c'est ainsi que le christianisme a involontairement paru parrainer une société qui chancèle sous la culpabilité de tolérer la science sans idéalisme, la politique sans principes, la fortune sans travail, le plaisir sans restriction, la connaissance sans caractère, le pouvoir sans conscience et l'industrie sans moralité.

(195:10.21) L'espoir du christianisme moderne consiste à cesser de parrainer les systèmes sociaux et la politique industrielle de la civilisation occidentale, tout en s'inclinant humblement devant la croix qu'il exalte si vaillamment, et à y apprendre à nouveau de Jésus de Nazareth les plus grandes vérités que l'homme mortel puisse jamais entendre — l'évangile vivant de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes.

Compilé et présenté par une commission d'êtres intermédiaires résidant sur Urantia ou comme nous, les humains, appelons cette planète - la Terre.